

TABLE

ESSAIS

POVILAS ALEKSANDRAVICIUS

La philosophie à l'époque soviétique et après
la chute du Mur : situation d'un peuple 7

MARIA KAKOGIANI

Daniel Bensaïd, Aristote, et le pragmatisme émancipateur 33

L'AFRIQUE POSTMODERNE (coordonné par Irma Julienne Angue Medoux)

IRMA JULIENNE ANGUE MEDOUX

La résurgence de la pensée critique dans l'Afrique postmoderne 45

ANATOLE FOGOUE

Autorité et pouvoir en Afrique "postmoderne" :
à propos des « théories de l'indiscipline » 67

LÉOPOLD MFOUAKOUE

Postmodernité, philosophie « africaine », philosophie
« occidentale » ou les philosophies de l'histoire en déconstruction 91

LANDRY NDOUNOU

L'universalisme différentialiste et les risques du nihilisme
en politique (Controverses autour du particularisme
des droits et de la démocratie en Afrique) 109

JEAN-RODRIGUE-ELISÉE EYENE MBA
L'émergence du postmoderne en Afrique :
problèmes, enjeux et perspectives 131

LÉON MATANGILA
Le paradoxe politique et la diversité culturelle
en Afrique cinquante ans après les indépendances 161

SAINT-DENIS À VINCENNES

JACQUES POULAIN
La critique philosophique en Europe et dans le monde
face à la mondialisation et aux terrorismes 195

ÉTUDES & DISCUSSIONS

THAMAR ROSSI LEIDI
Naturalité de l'histoire et historicité de l'agir humain
La conception de l'histoire de Machiavel 209

TALIA MORAG
Réflexions kantienne sur l'effet de rétroaction
dans les modèles scientifiques 231

LECTURES

LORÈNE CAYÏTE
À blanc, à propos d'une série, Jean-François Lyotard (1982) 249

MOUNIROU DIALLO
«Quand la femme africaine s'invente...!» 257

Essais

POVILAS ALEKSANDRAVICIUS¹

*La philosophie à l'époque soviétique et après
la chute du Mur : situation d'un peuple²*

INTRODUCTION

COMPRENDRE un peuple, sa situation et son vécu historiques, à travers la philosophie qu'il génère, c'est, sans doute, comprendre quelque chose d'important sur ce qu'est un peuple en tant que tel et sur ce qu'est la philosophie en générale. Nous essayerons de susciter une réflexion allant dans ce sens, en décrivant le développement de la philosophie lituanienne à l'époque soviétique et après la libération politique de la Lituanie (1990), libération intervenue brusquement, mais préparée lentement par ce même développement. Cette description devra également aider à mieux comprendre un des pays de « l'Europe de l'Est », de cette Europe dont la mécompréhension est parfois si marquante en « Europe de l'Ouest »,

1. Université de Romeris (Vilnius).

2. Cet article fut écrit à partir d'une série de conférences que l'auteur avait préparée pour l'auditoire des étudiants de Paris 8 (Vincennes-Saint-Denis), dans le cadre du programme Erasmus, à la fin novembre 2008.

alors même que ces deux espaces tentent, depuis ces dernières années, un rapprochement sans précédent.

Tout d'abord, quelques remarques introductives visant à situer de façon globale le pays et sa philosophie dans l'histoire, doivent être faites.

1. La philosophie lituanienne : panorama globale historique

a. Impact de la géographie

La géographie joue un rôle crucial pour la destinée de la Lituanie. Situé aux bords de la mer Baltique, au centre même de l'Europe, à mi-chemin entre la Russie et l'Europe occidentale, entre la Scandinavie et l'Europe du Sud, ce pays constitue un carrefour. Il s'agit toutefois d'un carrefour particulier, car, au moins à deux reprises, il fut « fermé à la circulation » : d'abord, la Lituanie fut isolée par l'occupation tsariste qui intervint à la fin du XVIII^e siècle et qui dura jusqu'au début du XX^e siècle ; ensuite, par l'occupation soviétique entre 1940 et 1990. Or, un carrefour temporairement isolé est un phénomène à la fois intéressant et étrange, puisqu'il enserme un croisement d'influences provenant du monde entier, influences coupées pourtant de leurs ressources vitales. Que se passa-t-il avec le peuple et sa philosophie, dans les conditions d'un tel désert ?

b. Avant 1918

Après avoir créé un état puissant entre le XIII^e et le XIV^e siècle, la Lituanie, pour des raisons essentiellement politiques, refusa le christianisme jusqu'à la fin du XIV^e siècle. Ce refus lui valut une guerre acharnée contre l'Europe et une union détestable, à partir des XV^e et XVI^e siècles, avec la Pologne. C'est pourtant sous l'influence de ce pays que la Lituanie devint un pays fermement catholique, mais avec un rapport très étroit à la Russie orthodoxe et l'Allemagne protestante. En 1579, l'Université de Vilnius fut fondée par des Pères jésuites, université qui est restée jusqu'à aujourd'hui le centre majeur de la vie intellectuelle et philosophique de la Lituanie. Jusqu'à l'interdiction de l'Ordre jésuite à la fin du XVIII^e siècle, la philosophie lituanienne consistait essentiellement dans la scolastique issue de l'école suarézienne, qui était dominante dans l'Ordre à cette époque. Après une révolte contre le pouvoir russe, en 1831, l'Université

de Vilnius fut fermée. La plupart des professeurs furent exilés en Sibérie, et la vie intellectuelle lituanienne se figea. Mais, dès la seconde moitié du XIX^e siècle, les rares intellectuels lituaniens, formés essentiellement dans les universités de Moscou, de Saint Petersburg et d'Ukraine, inspirèrent une renaissance nationale, laquelle constituait un parallèle avec les mouvements analogues des autres nations européennes durant cette période. Le mouvement national conduisit à la création de l'État lituanien en 1918. Dès lors, des processus extrêmement significatifs pour la constitution de l'identité nationale étatique et d'une philosophie propre, eurent lieu.

c. Les traits de la philosophie lituanienne entre les deux guerres

Cette constitution se produisit au moyen d'une ouverture marquée tant par des influences venant d'Europe de l'Ouest, en particulier d'Allemagne et de France, que par celles venant de Russie, avec notamment l'arrivée de professeurs russes (Karsavinas, Sezemanas) fuyant la terreur stalinienne et trouvant refuge dans les universités lituaniennes en plein essor. Ainsi, avant 1940, d'un côté, la Lituanie accueillit l'impact de tous les courants philosophiques occidentaux, et de l'autre, les idées de penseurs russes tels que Solovjev, Berdiajev étaient largement étudiées dans les universités lituaniennes. Les cercles intellectuels lituaniens connaissaient aussi la philosophie d'extrême Orient, celle de l'Inde en particulier : il y avait, en effet, dans le pays, des philosophes (Vydunas) qui s'inspiraient entièrement de cette philosophie en la conjuguant à leur identité nationale. La convergence de ces nombreuses influences est une caractéristique principale de la vie philosophique lituanienne de l'entre deux guerres. Elle peut être résumée essentiellement en trois traits : 1) l'accueil de nombreuses influences venants de toutes les parties du monde, donc un pluralisme philosophique ; 2) le lien constamment repris et réfléchi de la philosophie avec l'identité nationale (Salkauskis, Maceina) ; 3) le rapport sans cesse approfondi, simultanément cultivé et critiqué, de la philosophie avec le christianisme.

En l'espace d'une vingtaine d'années, se créèrent en Lituanie des mouvements philosophiques puissants, qui, en lien avec une vie culturelle sans précédent, transformèrent la manière de penser du peuple entier en le faisant réfléchir sur soi.

d. La catastrophe de 1940

C'est dans ce contexte qu'arriva la tragédie de 1940. L'occupation soviétique s'abattit comme un éclair, interrompant brusquement l'évolution culturelle et l'élan intellectuel du peuple. En quelques mois, la situation de la nation devint extrêmement confuse dans tous les domaines de la vie, mais elle s'aggrava encore du fait que le pays subit, non pas une seule, mais trois occupations consécutives : la première occupation soviétique en 1940, l'occupation allemande en 1941, et, à partir de 1944, la seconde occupation soviétique. Cette situation plongea la nation dans un désordre inimaginable : la *totalité* des valeurs d'ordre culturel, intellectuel, spirituel, social et moral, valeurs qui faisaient, avant 1940, l'identité même de la nation, fut soudainement et radicalement niée. Mais il ne s'agissait pas que d'une négation théorique. Celle-ci fut appuyée par une force militaire, soviétique ou allemande, dont l'objectif consistait à imposer au peuple une identité nouvelle avec des valeurs absolument inconciliables, diamétralement opposées à celles qui, quelques années auparavant, faisaient encore la conscience nationale.

Nous ne parlerons pas du chaos politique qui dévasta le pays lors des combats entre les russes et les allemands, chaos qui généra une crise morale et intellectuelle du peuple lituanien. Nous nous concentrerons autour de la situation du peuple après 1944, après qu'eut lieu la seconde occupation soviétique, qui dura jusqu'en 1990. Pendant cette période, le pluralisme philosophique, lié au souci de la connaissance des différentes idées et cultures, fut chassé par l'exigence d'une pensée marxiste unique. La conscience nationale d'appartenir à un peuple original, avec sa propre histoire et sa propre identité, fut combattue par l'idée d'un peuple soviétique cosmopolite, à la conquête du monde. Le christianisme, cher à une grande partie de la population, fut remplacé par un athéisme obligatoire et militant.

2. *La caractérisation globale de la période 1940-1990 : le mensonge*

Or, une question se pose : est-il possible de changer réellement, en l'espace de quelques années, les valeurs identitaires d'un peuple, valeurs réfléchies, crues et aimées, par des valeurs diamétralement opposées ? Un tel changement est-il, d'ailleurs, jamais possible lorsqu'il

est véhiculé par la force brutale des militaires et des services secrets ? La réponse brille par son ambiguïté. La période de 1944 à 1990, en Lituanie, peut être globalement caractérisée comme la période d'un mensonge global : durant cette période, tout membre de la société soviétique devait confesser publiquement ce qu'il ne pensait pas, nier avec les lèvres ce qui habitait son cœur. Or, quand la séparation entre l'espace d'expression publique et le fond de la conscience devint obligatoire et systématique, elle produisit une confusion morale et mentale, une perte aveuglante des repères. Ce sont particulièrement les intellectuels, les artistes, les écrivains et, surtout, les philosophes qui en furent les premières victimes. En soutenant publiquement les thèses qui leur étaient, au fond, étrangères, beaucoup d'intellectuels refoulaient et faisaient taire la voix intérieure qu'ils auraient voulu, au fond, cultiver. Il valait mieux ne pas réfléchir sur ce qu'il était interdit de penser : une telle réflexion faisait trop mal et, de plus, elle freinait le discours officiel, obligatoire pour tous ceux qui souhaitaient faire carrière.

Cependant, nombreux étaient ceux qui ne faisaient pas taire leur voix intérieure : ils aspiraient à réfléchir sur des questions philosophiques authentiques, en dehors de toute référence à la philosophie marxiste-léniniste. N'ayant pas la liberté d'exprimer publiquement ces réflexions telles quelles, les philosophes étaient toutefois capables d'adoucir, voire de mettre en cause, de façon indirecte, la position officielle, tout en affirmant à haute voix leur fidélité à l'idéologie officielle. Le mensonge générait donc une tension omniprésente dans la vie intellectuelle du peuple, un conflit douloureux entre les expressions officielles publiques et le for intérieur des intellectuels. Ne pouvant plus supporter cette tension, certains penseurs faisaient des choix radicaux, en s'enfermant totalement sur eux-mêmes, ce qui pouvait aller jusqu'à la folie ou le suicide. Certains choisissaient de passer à la clandestinité en risquant leur vie. Nous verrons néanmoins par quel chemin tortueux la philosophie authentique put se manifester dans les conditions insupportables du régime totalitaire.

I. LA PHILOSOPHIE SOVIÉTIQUE EN LITUANIE : LES TOURS ET LES DÉTOURS

1. La méthodologie de la philosophie soviétique

Nous nous abstenons de faire un exposé systématique de la pensée marxiste, largement commentée ailleurs sous toutes ses facettes. Nous nous contenterons de présenter brièvement les règles selon lesquelles la théorie de Marx elle-même, ainsi que les réflexions philosophiques non-marxistes, devaient être interprétées en Union Soviétique.

a. Le papa Marx : fondation totalitaire

L'idée générale qui dominait la pensée officielle de ce pays, était celle de la lutte des classes, comprise comme un processus, qui faisait avancer, de façon dialectique, l'histoire de la société humaine mondiale. On n'osait cependant guère remonter jusqu'aux racines hégéliennes de la pensée de Marx, dans la mesure où une telle démarche aurait pu nuire à l'image d'un « Marx-fondateur-de-toute-pensée-juste ». On ne pouvait connaître la philosophie de Hegel qu'en tant que « purifiée » par son interprétation marxiste. Selon les penseurs soviétiques, il y avait chez Hegel quelques idées intéressantes, notamment celles qui parlaient de l'évolution dialectique de l'histoire, mais le rapport de cette évolution avec l'« esprit » était considérée comme scandaleuse et ne faisait que manifester l'étroitesse des vues de Hegel.

La pensée de Feuerbach fut beaucoup plus valorisée que celle de Hegel, à cause de son athéisme. En ce qui concerne la dimension spirituelle de l'homme, ses rapports avec la religion ou avec toute autre forme de vie qui dépassait le matérialisme pur et dur, les interprétations de Feuerbach faisaient autorité dans l'Union Soviétique, mais, à leur tour, elles devaient entièrement se référer à celles de Marx. La philosophie marxiste était donc le centre de gravitation de toute la philosophie soviétique. Tout autre auteur devait être considéré exclusivement par rapport à Marx : il fallait soit décliner systématiquement sa pensée, si elle n'était pas compatible avec les idées de Marx, soit la « purifier » et la réconcilier avec ces idées.

b. Lire Marx en Union Soviétique : une double médiation

La référence systématique à la philosophie propre à Marx était également strictement réglementée. Une divergence des interprétations n'aurait-elle pas risqué, en effet, de conduire à une divergence des positions philosophiques des marxistes eux-mêmes et de compromettre le marxisme comme tel ? Le doute sur la justesse de l'interprétation officielle de la pensée de Marx n'étant pas permis, cette dernière devait être envisagée selon une règle stricte et officielle. Se permettre un moindre écart à cette règle, c'était risquer son poste, son travail, voire sa liberté. Quelle était cette règle d'interprétation des écrits de Marx ?

Il s'agissait d'une double médiation, d'une double clé de lecture. Ce fut d'abord la réflexion d'Engels. Avec celle-ci, la théorie de Marx fut interprétée exclusivement en termes politiques et économiques. La philosophie soviétique était officiellement nommée : la théorie économicopolitique de Marx et d'Engels. La deuxième médiation obligatoire pour la lecture des travaux de Marx fut constituée par les écrits de Lénine. En Union Soviétique, ils avaient un statut à part, comparable à celui que, dans les religions, ont les textes sacrés. Citer Lénine fut obligatoire dans tout texte d'ordre philosophique. L'ouvrage principal de Lénine, qui devait constituer l'horizon indépassable de toute réflexion et dans tous les domaines, fut « Matérialisme et empiriocriticisme ». Les thèses de Lénine sur la possibilité d'une révolution prolétarienne en Russie rectifiaient la pensée de Marx et constituaient une sorte d'achèvement du système marxiste.

c. Les règles pour lire toute œuvre philosophique et la tentative de refonder l'humanité de l'homme

Tout philosophe antérieur à Lénine ne pouvait être considéré qu'à partir de réflexions, strictement réglementées et hiérarchisées entre elles, de Marx, d'Engels et de Lénine. Toute philosophie postérieure à Lénine, devait être interprétée selon les normes que lui auraient imposées Marx, Engels et Lénine. Or, comment établir ces normes ? Qu'aurait pensé Lénine sur la philosophie de Heidegger, de Sartre ou de Russel ? Répondre à ce genre de questions, en analysant toujours les mêmes écrits de Marx, d'Engels et de Lénine, tel devait être le but des philosophes soviétiques.

Nommons les règles méthodologiques principales, selon lesquelles les penseurs soviétiques devaient évaluer une théorie philosophique

quelconque. Premièrement, leur travail consistait à établir une « biographie sociale » de l'auteur de la théorie, autrement dit, à chercher à quelle classe sociale et à quelle période historique il appartenait. En fait, on considérait qu'une théorie philosophique quelconque ne pouvait être que le résultat d'une formation socio-économique de la réalité. Par exemple, le professeur Gaidys concluait ainsi ses réflexions sur la philosophie des penseurs lituaniens, qui travaillaient dans les pays occidentaux après avoir échappé à la terreur stalinienne : « Il s'agit de groupes d'émigrés nationalistes qui sont devenus les instruments des couches impérialistes les plus réactionnaires. [...] La classe sociale à laquelle appartiennent ces émigrés et les positions idéologiques et politiques qu'elle conditionne, déterminent le caractère de leur pensée socio-philosophique³ ». Deuxièmement, il fallait introduire la catégorie de « vision du monde » dans la considération d'une théorie philosophique, quelque soit son domaine (esthétique, métaphysique, science, éthique...). Toute théorie dépendrait entièrement de la « vision du monde » de l'auteur, vision déterminée à son tour par son appartenance sociale. Madame Leskauskaitė affirmait, par exemple : « En faisant partie de la vision du monde, les conceptions esthétiques reflètent toujours l'idéologie de classe et détermine l'orientation classiale de l'art ainsi que le critère classial des valeurs esthétiques et artistiques⁴ ». De cette façon, la philosophie soviétique virait souvent à une analyse sociologique dont le but consistait à manifester les contradictions sociales entre deux classes, le prolétariat et la bourgeoisie, entre deux « visions du monde », et devait servir à la lutte contre l'une de ces classes, la bourgeoisie. Troisièmement, on devait appliquer de façon directe les principes de la théorie marxiste à toute réflexion philosophique. Par exemple, une théorie morale, culturelle ou esthétique devait être considérée en fonction de l'idée marxiste, selon laquelle toute culture ou morale est une expression périphérique, un « ajout » qui se constituerait sur les bases de la vie socio-économique de l'homme. Ainsi le professeur Burnys pouvait soutenir que la morale chrétienne « prenait ses racines dans les traits d'un être social contradictoire et antagoniste⁵ ». Quatrièmement, on cherchait à détecter, dans toute théorie philosophique contemporaine, des éléments de crise. La crise de la philosophie occidentale devait être *a priori* supposée. Cette

3. A. GAIDYS (ed.), *Ideologinės srovės lietuvių išėivijoje*, Vilnius, Mintis, 1978, p. 6.

4. *Aleksandro Dambrausko-Adomo Jakšto visuomeninės filosofinės pažiūros*, Vilnius, 1975, p. 146.

5. *Католическая этика в Литве в 1920 – 1940 годы*, Вильнюс, 1983, p. 3.

supposition faisait partie, en effet, des thèses officielles du Programme du Parti Communiste de l'Union Soviétique, elle était donc incontournable et obligatoire. Voici ce que disait ce Programme : « Les enseignements et les écoles bourgeoises n'ont pas réussi à surmonter les épreuves de l'histoire. Ils ne pouvaient pas et ne peuvent pas répondre de manière scientifique aux questions que pose la vie. La bourgeoisie n'arrive plus à proposer des idées qui pourraient attirer les masses populaires. De plus en plus de gens, dans les pays capitalistes, renoncent à la vision bourgeoise du monde. L'idéologie bourgeoise est en train de vivre une crise profonde⁶ ».

Ces règles de lecture de tout courant philosophique enfermaient la philosophie soviétique officielle dans une espèce de solipsisme. Non seulement cette philosophie ignorait consciemment le contenu problématique des philosophies autres que le marxisme-léninisme⁷, en le réduisant à la dialectique des classes sociales, mais souvent elle accusait tel ou tel philosophe de ne pas réfléchir en marxiste. Ainsi le professeur Zaksas attaquait Jaspers : « La conception de l'histoire de Jaspers [...] n'accentue pas le sens des moyens de production. [...] Karl Jaspers nie donc les lois objectives de l'évolution de la société, alors que le principe marxiste d'historisme exige d'analyser le réel en tant qu'il est en évolution⁸ ». En effet, la philosophie soviétique constituait un système total, et par principe, fermé, qui se fondait lui-même, et qui s'imposait à lui-même ses propres normes de fonctionnement : une espèce de caricature du *cogito* cartésien, où le principe suprême de réflexion était celui de la primauté du dit « matérialisme » se traduisant exclusivement, dans la réalité humaine, comme la problématique sociale. Le professeur Gaidys écrivait : « Il faut chercher le sens de la vie humaine dans la vie

6. Cité dans R. SKAISGIRIS, *Šiuolaikinės buržuazinės filosofijos pagrindinės kryptys*, Vilnius, Mintis, 1971, p. 4.

7. Voici ce qu'écrivit le professeur Skaisgiris dans l'introduction de son livre sur les "courants philosophiques bourgeois" contemporains : « Le but de ce livre ne consiste pas à faire connaître au lecteur les courants principaux de la philosophie bourgeoise contemporaine ainsi que leurs traits, mais plutôt à analyser d'une manière critique ces courants, dévoiler l'insuffisance scientifique des conceptions bourgeoises, montrer leur vice politique et leur essence classiale, en s'appuyant sur la méthodologie marxiste-léniniste », *ibid.*, p. 14. La méthodologie marxiste-léniniste des analyses philosophiques tendait donc explicitement à ce but : faire passer la critique sans la connaissance de l'objet critiqué !

8. *Jaspersas apie istoriją ir žmogaus istoriškumą*, dans *Žmogus ir istorija šiuolaikineje buržuazinėje filosofijoje*, Vilnius, Mintis, 1984, p. 34-35.

même, c'est-à-dire dans sa transformation révolutionnaire, et non pas au-delà⁹». Toute réflexion qui aurait pris une autre racine que celle du « matérialisme » devait être rejetée comme un « idéalisme bourgeois ». Parmi les courants de philosophie bourgeoise du xx^e siècle, les philosophes soviétiques distinguaient tout particulièrement le pragmatisme, qui défendaient les intérêts des bourgeois monopolistes, ceux des hommes d'affaires, l'existentialisme, qui défendaient les intérêts de la moyenne et de la petite bourgeoisie, le néopositivisme, qui défendaient les intérêts de la bourgeoisie intellectuelle, et le néothomisme, qui défendaient les intérêts du clergé. Le néopositivisme était encore appelé « idéalisme subjectif », et le néothomisme portait l'étiquette d'« idéalisme objectif¹⁰ ».

Selon les penseurs soviétiques, tous ces courants philosophiques servaient un seul but : ils étaient une arme idéologique moyennant laquelle les classes bourgeoises tenaient sous l'esclavage les masses du peuple travailleur. Les notions les plus fréquentes pour qualifier l'homme d'une façon « positive », étaient « travailleur » et « masses ». Les notions les plus fréquentes pour qualifier l'homme d'une manière « négative », étaient « bourgeois », « esclavage ». Il y avait aussi une notion bannie, interdite d'utilisation jusqu'aux années soixante-dix. C'est la notion de « personne », de « personnalité ». Cette notion était considérée comme dangereuse, car elle risquait de conduire à la valorisation de l'individu. Or, selon la philosophie soviétique, l'individu n'est qu'une unité « des forces productrices et des rapports producteurs », donc sans valeur en soi. L'individu n'est estimable qu'en tant qu'il est membre de la société et facteur des réseaux sociaux. Nous ne pouvons que conclure : le but que visait la philosophie soviétique officielle consistait à saper la réflexion personnelle et indépendante, à opprimer la volonté et les initiatives libres, à supprimer le respect de soi-même et de l'autre en tant que personne, à refaire la dimension morale de l'homme jusqu'à transformer ses racines éthiques. Il s'agissait de créer un homme nouveau, une nouvelle nature humaine, une nature, en quelque sorte, exclusivement « sociale ».

9. *Ibid.*, p. 243.

10. R. SKAISGIRIS, *op. cit.*, p. 12.